

#01 MOURIR JEUNE ET FAIRE UN BEAU CADAVRE

À VOIR MA TRONCHE,
ON AURAIT CRU QUE JE
M'ÉTAIS FAIT MOULINER
DANS LES RAYONS
D'UNE HARLEY, ET SEULS
LES ÉLANCEMENTS
DE MA CÔTE BRISÉE
M'EMPÊCHAIENT
DE FERMER L'OEIL.
HUNTER THOMPSON,
HELL'S ANGELS

Apaches du début du XX^e siècle, marlous à casquette des années trente : Paris a toujours été la capitale des mauvais garçons. Avec les années cinquante vient le règne des « blousons noirs » sur le pavé parisien et banlieusard. Le rock'n'roll débarque en France en même temps qu'Eddie Barclay qui ramène des États-Unis un nouveau format sonore, le quarante-cinq tours. Il impose des morceaux courts et percutants : les tubes des Vince Taylor, Eddie Cochran, Elvis Presley, puis Johnny Hallyday et Dick Rivers. Pour une génération née lors du baby-boom des années quarante, c'est la révélation. Cette musique débarque en même temps que la société de consommation. Pour beaucoup de jeunes issus des milieux populaires et dont les parents sont parfois des militants communistes, choisir l'American Way of Life, s'habiller comme Elvis, c'est la dernière des provocations et des rébellions. Les vrais ou faux rockers se multiplient. Et certains se constituent en bandes qui effrayent le populo lors des bals, ou le bourgeois à la sortie des concerts des groupes vedettes des sixties.

Les rockers se fabriquent ainsi leurs règles du jeu contre tous les autres. Leur devise, « vivre vite, mourir jeune, faire un beau cadavre », devient la règle. Le loubard, le « blouson noir » deviennent les figures d'une jeunesse qui fait peur à la France des années soixante. Les jeunes voyous tatouent sur leurs mains les vieux slogans des bagnards de Cayenne comme « Souffre et tais-toi ! »













178 RETOUR DE BAGARRE AU PETIT MATIN, PARIS, SQUAT DE LA RUE DIDOT, 1994.



179 UNE FUGUEUSE, PARIS, SQUAT DE LA RUE DIDOT, 1994.



#04 SEX, DRUG, MONEY

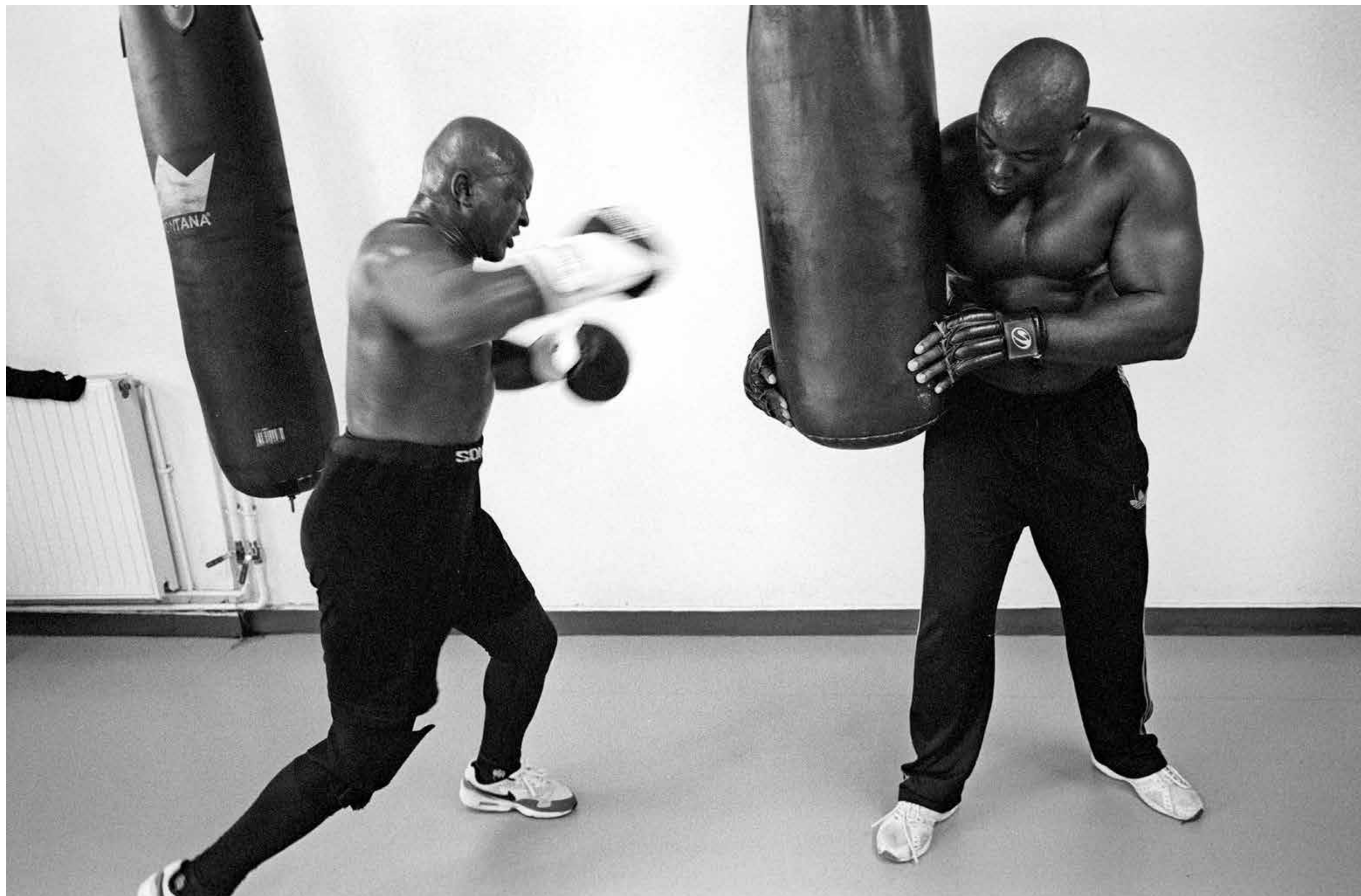
« LE 6.35 SUR MA TEMPE
M'A FAIT PRENDRE
CONSCIENCE QUE LA VIE
EST TROP COURTE, MAIS
LORSQUE JE ME SUIS
ARMÉ D'UN COLT 45
J'AI PRIS CONSCIENCE
QUE TA VIE PEUT ÊTRE
TROP COURTE. »
KIZO L'ART-CHITECKT

Années quatre-vingt-dix, les affrontements entre gangs ne s'arrêtent pas en raison d'un quelconque « cessez-le-feu » officiel. Loin de là. Il s'agit plutôt d'un mouvement de repli. Comme dans l'ensemble de la société, l'argent devient la principale motivation des jeunes, la valeur ultime. Et surtout l'argent rapide et facile. Ils suivent en cela l'exemple de certains de leurs aînés. Quelques membres des Requins Juniors avaient en effet déjà versé dans le business. Alors quelques-uns vont tout faire pour devenir les acteurs d'une économie souterraine se résumant en trois mots : territoire, drogue et argent. Le contrôle du territoire est primordial pour assurer le développement du trafic. Mais tous les jeunes ne vont pas au business. On quitte encore bien souvent le gang pour cela. Le trafic a besoin de discrétion et les gangs commencent à être trop connus des forces de l'ordre.

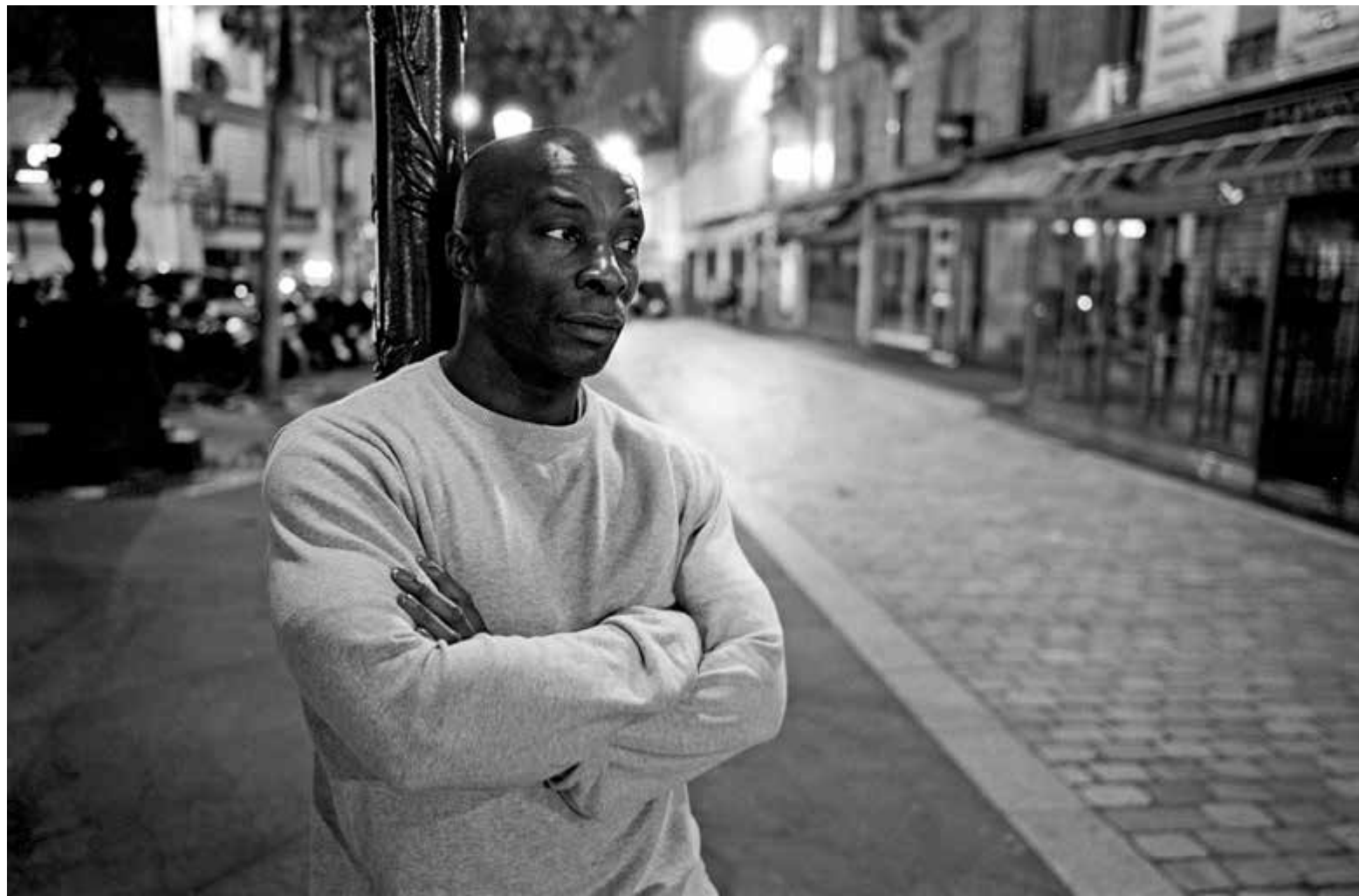
En effet, les années quatre-vingt-dix et deux mille vont être à nouveau rythmées par les rivalités violentes entre jeunes de quartiers. On retrouvera cette violence « territoriale » lors des émeutes de novembre 2005 au cours desquelles s'est manifestée une révolte sociale, et parfois, cette même compétition entre certains quartiers : c'est à qui brûlera le plus de voitures ou se livrera aux plus spectaculaires provocations.

Les membres des premiers gangs ont vieilli. Ils ont créé des entreprises, des labels de rap, des sociétés de sécurité ou ont trouvé d'autres moyens de s'intégrer dans la société. Certains sont









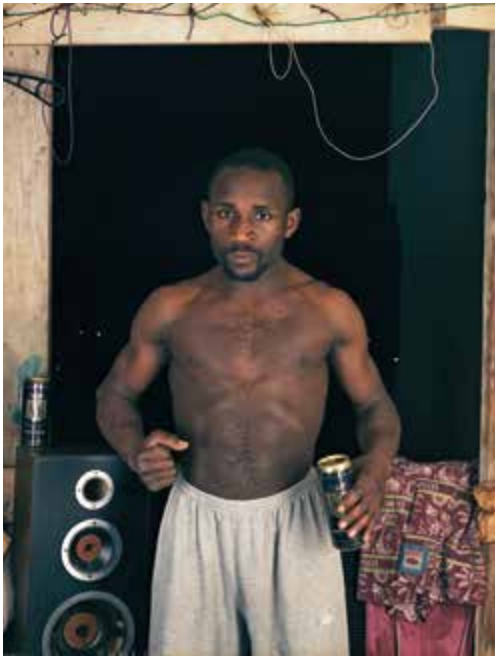
#03 “UNE FRACTURE SOCIALE SE CREUSE...”



P. 149
À partir d’octobre 1994, **Yan Morvan** entame une nouvelle série de photos dans l’univers des gangs qui va le mener jusqu’en juillet 1995. Toute la production qui existe à cette époque dans la presse sur les banlieues est le fait des associations ou de l’État. En franchissant le périphérique, à partir de 1994, on entre dans un autre monde. Yan Morvan doit s’attacher les services d’un « fixe ».



P. 152-153
En dessous de la galerie marchande, trop exclusive et trop chère, du centre commercial régional des **Arcades de Noisy-le-Grand**, dans les parkings, on picole, loin des autres, parce qu’on a honte et qu’on est souvent issu d’une famille musulmane.



P. 154
Bob est originaire du Sénégal. Il a le visage marqué d’un boxeur. Il n’est pas un chef de gang, mais il impressionne les plus jeunes de Noisy-le-Grand.



P. 155
Sarcelles est une des villes emblématiques des gangs et du rap français. Le rappeur **Stomy Bugsy** y a vécu toute sa jeunesse, et il l’évoque souvent dans ses chansons ainsi que dans celles du groupe Ministère A.M.E.R., Action Musique Et Rap, dont il fut un des membres avec Passi. Ce groupe sort en 1994 un album dénommé *95200*, code postal de la ville. Il est membre de la Secte Abdoulaye, groupe très fermé, qui reprend les thèses des Black Muslims, le groupe de Malcom X dans les années soixante : « by all means necessary », par tous les moyens.



P. 156-157
Zonard parmi les zonards, à l’arrière-plan, un squatteur serviable et apprécié, **Guy Georges**, est l’invité de toutes les fêtes du squat de la rue Saint-Sauveur, un des squats les plus réputés de Paris dans le quartier des Halles.



P. 158-159
Le soir, **Bob** est fatigué, et sa première bière lui rend toute sa verve. Il boit pour s’allumer et pour « crever son temps » à Noisy-le-Grand. Les bandes des années quatre-vingt se sont étiolées et n’ont laissé derrière elles que le vide dans lequel se débattent des individus en roue libre bien plus largués que les plus fêlés des gangsters d’hier.



P. 160
Avant l’arrivée du crack, l’alcool reste **LA défonce** : on vient se « casser la tête ».



P. 161
Des cités « barbares » à moins de dix minutes en RER du centre de Paris ? Le plan pour « changer la ville », lancé par le président de la République à Lyon en décembre 1990, est censé porter ses fruits en 1995. D’ici là, un « ministère d’État chargé de la Ville », occupé par Michel Delebarre puis Bernard Tapie en 1992, devra canaliser les initiatives des banlieues et les redistribuer auprès des ministres concernés.



P. 162
C’est un hebdomadaire qui a insisté pour que Yan Morvan prenne **des « fixe »** qui ont déjà fait un sujet pour la rédaction sur les banlieues. Dans les zones de guerre, les fixe servent aux reporters d’interprètes et permettent de gagner un temps précieux pour les contacts. Là, pour un sujet sur les quartiers difficiles, Yan Morvan n’en voit pas l’utilité : il connaît le terrain. Mais il accepte, pensant que cela lui simplifiera la vie. En fait ses fixe seront largement à l’origine de ses problèmes : racket, kidnapping, menaces...



P. 166
Un soir de juin 1995, une boîte de bière à la main, **Guy Georges** chancelle devant le 26 rue Saint-Sauveur. Avec un compagnon de squat, il part draguer vers la Fontaine des Innocents. En avril 1995, lorsque Yan Morvan photographie Guy Georges, Agnès Nijkamp vient d’être assassinée. En juin, Elisabeth O. échappe par miracle au massacre, et donne le premier signalement du tueur. En juillet, la démence du tueur en série est à son paroxysme : Hélène Frinking dépanne Guy Georges d’une cigarette et meurt sous les coups d’un Opinel n° 12.



P. 167
Sur la poitrine du **squatteur**, la photo de Jacques Mesrine abattu le 2 novembre 1979 dans sa voiture par la police et devenu le héros des squatteurs.



P. 168
Une dizaine de permanents vivent dans un décor de guerre, sorte de communauté anarchisante composée de chômeurs en fin de droits, de Rmistes, de **punks** en cavale.



P. 169
On croise encore quelques **punks** dans les squats, ils sont souvent chassés par les skinheads. Au « No Future » des origines, une énergie du désespoir, a succédé une idéologie hardcore gaucholibertaire venue des États-Unis, et le plus souvent, le règne du chacun pour soi.